Ce journal paraît Semi-Hebdomadairement, le MARDI et le VENDREDI.

Mélanges Religieux,

Lettres, Avis, Correspondances, etc., à l'adresse du Redacteur.

POLITIQUES, COMMERCIAUX, LITTERAIRES ET DE NOUVELLES.

VOL. XV. MONTREAL, MARDI 13 AVRIL, 1852. No. 55.

LE SOCIALISME
DEVANT LE BON SENS POPULAIRE.

—

La capital a peur, et son instinct ne le trompe pas : Le socialiste a les yeux sur lui !!!

PROUDHON, discours du 31 juil. 1848.

Le socialisme ! Qui ne le connaît aujourd'hui, au moins de nom ? Je dirai plus : comment pourrions-nous le connaître autrement que de nom? C'est sûrement un esprit que le socialisme (vous me permettrez tout-à-l'heure de vous dire quel esprit il est) puisque le mot en est partout et que, cependant, la chose qu'il veut signifier n'est nulle part saisissable, soit dans les régions des systêmes, soit dans le domaine étendu de la bibliographie... La belle idée ! me direz-vous : or, quand il n'y a rien, absolument rien dans une idée, elle n'en est que plus facile à comprendre, et n'en fait que plus aisément des milliers de dupes... La conclusion de cela est d'une application merveilleusement facile lorsque nous parlons de socialisme. Ainsi, les honnêtes sceptiques niant son existence, ont raison sur un point, et se trompent sur un autre : ils disent vrai s'ils entendent que chimère et socialisme ne font qu'un, car, au fond, rien de plus sot au monde que le socialisme, pérorant sans cesse pour ne rien dire ; mais ils se méprennent (les fins hommes !) lorsqu'ils disent qu'il n'y a pas de socialistes, car il ne fut jamais rien de plus réel que l'immense troupeau de Bertrands de toute espèce qu'il s'est fait sur la simple recommandation de la mine !! Enfin, nier les socialistes, c'est plutôt les *renier*. Ah ! nous en avions une preuve du savoir-faire de ces bons amis du genre humain, n'eût été le 2 décembre de l'an qui vient de finir !

Je vais donc entrer en matière, et ne pas être plus long qu'il ne convient. On a fait bien des volumes contre les socialistes. Mais je ne veux leur faire que quelques questions.

L'homme qui travaille du matin au soir n'a pas le temps de lire de gros livres. Mais pendant que ses bras fonctionnent, il a le temps de réfléchir.—Il ne peut aller rechercher les faits ; mais, lorsqu'on les lui présente avec clarté, il sait bien les comprendre, et discerner le vrai du faux. Le bon sens populaire est la meilleur pierre de touche.

J'entre de suite en matière pour ne pas perdre le temps : de nos jours il est précieux.

—

PREMIERE QUESTION.

Messieurs les Socialistes, que voulez-vous ?

La réponse n'est pas douteuse. Le socialisme est un corps à mille têtes. Il a un but sur lequel tous s'entendent.... la destruction. Mais sur les moyens de reconstruire, tous diffèrent.

Aux yeux de l'un, la société ne sera sauvée, que si l'Etat, prenant la nation sous sa férule, fournit les capitaux, les instruments de travail aux ouvriers, organise sur tout le territoire l'exploitation de l'industrie d'abord, puis de l'agriculture par d'immenses associations.—Dans ces associations le travail serait payé proportionnellement au besoin de chacun, bien plutôt qu'eu égard au labeur exécuté.— Ce système s'appelle *Louis Blanc*.

Le second ne préservera le monde du déluge de sang qui doit le couvrir, disait-il, dans l'an 1850, que si 1200 hectares au minimum lui sont concédés dans la forêt de Saint-Germain, que si un crédit lui est ouvert *sur les fonds de de l'Etat* pour expérimenter une ferme modèle de 400 à 500 travailleurs. Si l'expérience manque, tout est dit, et l'auteur prend et signe l'engagement d'aller finir sa vie à Charenton. Si elle réussit, il restera à convertir le territoire de la France, puis de l'Europe, puis du monde, en fermes-modèles, que, dans le langage savant de l'école, on appelle *phalanstères*. Facile entreprise et jeu d'enfants, que de faire quitter à 200 millions d'hommes le pot-au-feu domestique *pour les petits pâtés harmoniens*. Ce système s'appelle *Fourier* ou *Victor Considérant !* (1)

Un troisième est plus aventureux, c'est le *père Cabet*, le *pontife*, comme l'appellent ses adeptes.—Pour lui, l'Europe est un pays usé, où désormais il n'y a plus rien à faire. C'est en Icarie, c'est-à-dire dans un canton désert du Texas, a 6,000 lieues de la France, c'est là, et nulle part ailleurs, que son expérience doit être tentée. Là, obéissance passive, obéissance non pas de soldat, mais de moine au pontife, à ses délégués. Point de propriété, point d'héritage. La soupe faite en commun, et mangée en commun. Le costume uniforme et la variété des pantalons ou des cotillons prohibée comme une hérésie.—Hors de là, point de salut !

Un quatrième déclare une guerre implacable au capital, à la propriété, à Dieu, tout aussi bien qu'aux autres socialistes. La propriété, c'est le vol ; Dieu, c'est le mal. L'humanité ne s'avance qu'en se dégageant de Dieu.—Pour dégager la société de Dieu, le premier pas, c'est de détruire le capital par l'abolition du prêt à intérêt. Une banque d'échange, où toutes les valeurs mobilières et immobilières seront représentées par le papier du citoyen Proudhon, où l'on prêtera sans intérêt, comme l'on recevra sans intérêt, voici *le moyen de saisir le capital à la gorge*(2), *de l'étouffer*. "Si je " me suis trompé, s'écrie le nouveau créateur " du monde, la raison publique aura bien vite " fait justice de mes théories : il ne me reste- " ra qu'à disparaître de l'arène révolutionnai- " re, après avoir demandé pardon à Dieu et à " mes frères du trouble que j'aurais jeté dans " leurs âmes, et dont je serais après tout la " première victime. Après ce démenti de la " raison générale et de l'expérience *j'appelle- " rais sur moi, dès maintenant, le mépris des " honnêtes gens et la malédiction du genre hu- " main.*"

Un cinquième va plus vite en besogne. Ce qu'il nous faut, dit-il, c'est jouir, et jouir tout de suite. D'ici à ce que le phalanstère s'organise, à ce que l'Icarie se convertisse en Californie, à ce que la banque du peuple fonctionne, à ce que les associations fraternelles se mettent en marche, les années s'écouleront. Nos enfants seront peut-être heureux ; mais nous, nous souffrirons.

Notre pensée est bien simple ; s'il y a des riches qui possèdent la terre, qui ont des palais et des châteaux, à chacun son tour. Le temps est venu de les dépouiller de leur superflu, pour que nous et nos frères nous entrions en jouissance du sol, de l'industrie, du capital.

Il y a bien encore d'autres nuances parmi les socialistes, mais je veux être court.

Eh bien ! entre ces partis, qui tous sont intraitables, sont exclusifs, lequel prendrons-nous ?

Qui croirons-nous de préférence ? Victor Considérant ou Proudhon ?

Partirons-nous pour l'Icarie, ou nous abonnerons-nous au phalanstère ?

Partagerons-nous les biens, dès aujourd'hui, ou ajournerons-nous jusqu'après l'expérience de la banque d'échange ?

Car enfin, il faut conclure et agir. Il faut que la société demeure ce qu'elle est, ou qu'elle devienne tout autre.

Si elle demeure ce qu'elle est, à quoi bon ce mouvement, ces théories, ces guerres de plume et de papier, et trop souvent de coups de fusil ?

Si elle doit changer, qu'on nous dise comment, qu'on s'entende, non pas à quelques milliers, mais à plusieurs millions ; qu'on formule un système, et que l'on consulte là-dessus le suffrage universel ! Car nous voulons bien laisser abattre la maison, mais à une condition, c'est que d'ici là nous ne coucherons pas à la belle étoile.—Nous ne sommes pas d'humeur à gagner des fluxions de poitrine, pendant que les architectes discuteront sur le plus beau plan à donner au monument nouveau.

—

DEUXIEME QUESTION.

Qu'avez-vous fait, Messieurs les Socialistes ?

Je pourrais me taire ici, et conclure dès actuellement contre le socialisme ; car, avant de donner la parole à des gens qui veulent changer le monde, tel qu'il existe depuis 6,000 ans, avant surtout de leur mettre la bride sur le cou, en leur disant taillez et rognez, il faut qu'il sachent ce qu'ils veulent, il faut qu'ils s'entendent entre eux.

Mais, agir ainsi, ce serait agir en avocat. Or, c'est une de mes faiblesses, j'ai horreur de l'avocat, du mauvais avocat, de l'ergoteur, bien entendu.—Je voudrais que tout le monde eût autant que moi l'aversion de ces moulins à paroles, de ces parleurs sans conviction, de ces disputeurs sans colère, de ces révolutionnaires sans passion qu'on appelle avocats sans cause.—S'il en était ainsi, tout irait mieux. Je suis sûr que les bons avocats sont de mon avis.

Je veux donc aller plus loin. Je suis d'ailleurs en veine d'indiscrétion.

Messieurs les socialistes vont en effet trouver ma question fort indiscrète. Je la répète, Messieurs, chapeau bas, et en vous saluant profondément : " Qu'avez-vous fait ?"

Vous avez fait des livres ; je le sais bien.

—Depuis Fourier, qui voulait nous doter d'une queue pourvue d'un œil, et tuer la lune, *ce corps mort qui reflète sa maladie sur la terre*, depuis Saint-Simon, Robert Owen, jusqu'à Louis Blanc, Raspail, Proudhon, Victor Considérant, vous avez beaucoup barbouillé de papier ; mais après ?

Voyons, je commence ma revue.

Messieurs les saint-simoniens, vous êtes les premiers nés, expliquez-vous.... Ah ! pardon, j'oubliais Ménilmontat, et votre mort glorieuse sur ce calvaire de la femme libre ; vous êtes morts et bien morts : pardon de vous avoir troublés. Je n'y reviendrai plus.

Passons à vos successeurs, Messieurs les phalanstériens.

Mais vous vous taisez, et vous faites les timides. A peine nous avouez-vous quelques tentatives, quelques velléités de phalanstère. Mais je suis plus indiscret que vous ne pensez.

Pendant que vous gardez le silence, et ne parlez que d'une ombre d'essai, voici que ma mémoire me rappelle une illustre abbaye, où vous avez voulu transporter votre ordre moderne, composé tout à la fois d'hommes et de femmes, où les SERIES *passionnées, trop passionnées*, j'en ai peur, ont remplacé les austérités claustrales. Vous y avez vécu deux ans, vous y avez travaillé, dormi, mangé ,ce qui est le point capital dans la doctrine de votre maître ; puis, un beau matin, après maintes disputes, tout cela s'est dissipé, s'est évanoui(1). La grande commune n'a plus été qu'un sauve-qui-peut.—Mais je me rappelle aussi certains journaux américains ; ils sont si bavards ces journaux américains ! Ils nous apportaient la nouvelle du cinquième village phalanstérien tombé en déconfiture, tandis que les villages *civilisés*, comme vous le dites, avaient l'impudence de devenir des villes considérables ; or, si un cinquième phalanstère est tombé, j'en conclus que quatre autres avaient eu le même sort avant lui.—Vous êtes bien discrets, mes révérends pères, et on a bien de la peine à vous faire parler. Puisque vous vous tournez toujours vers l'avenir, au lieu du passé, je viens au patriarche Robert Owen.

Celui-là, il a fait quelque chose. Avec ses deniers, et c'est chose rare parmi les socialistes, il a fondé deux établissements. Là toute peine était abolie ; le travail n'avait plus d'autres stimulants que l'amour de ses frères. Aucun culte positif ne venait semer de discordes entre les associés : chacun adorait Dieu à sa manière (ce qui, par parenthèse, est la plupart du temps une bien pauvre manière de l'adorer ;) c'était beau, c'était touchant, c'était pastoral

(1) Discours de Victor Considérant à l'Assemblée nationale, du 14 avril 1849.

(2) *Le Peuple*, No. du 15 avril 1849.

(1) "M. Arthur Young acheta, en 1841, pour une somme de quinze cent mille francs, l'ancienne abbaye de Cîteaux et le domaine qui en dependait. Il jeta les bases d'une société qui admettait deux sortes de souscripteurs, les uns simples capitalistes-commanditaires, les autres sociétaires-travailleurs, qui devaient peupler le phalanstère. Les bénéfices devaient se répartir entre eux d'après la formule de Fourier, c'est-à-dire un tiers pour les capitalistes, deux tiers pour les travailleurs, qui, dans tous les cas, avaient droit à un *minimum* consistant dans la nourriture, le logement et l'entretien de leurs familles. L'appel fait aux populations locales échoua complètement. Il en fut de même de celui fait aux capitalistes. M. Young recruta au loin cent quatre-vingts collaborateurs avec lesquels il commença l'expérimentation.

" Nous devons lui rendre cette justice, qu'il écarta du nouveau phalanstère toutes les idées excentriques ou immorales reprochées à Fourier. Il se montra même sévère sur le respect du lien conjugal et sur les devoirs des enfants envers leurs parents. Les sociétaires étaient conviés à remplir les pratiques de leur religion ; les prêtres du voisinage visitaient l'établissement, où ils recevaient le meilleur accueil. Sous d'autres rapports, la pensée fouriériste se trahissait évidemment dans l'organisation du travail, dans la fractionnement des groupes et des sous-groupes appliqués à l'exercice des diverses industries, dans la part attribuée aux arts, tels que la peinture et la musique, dans la cuisine en commun, et enfin dans l'éducation donnée à l'enfance. C'était, en un mot, un phalanstère amendé, mais amendé dans un sens qui devait augmenter plutôt que diminuer les chances de sa durée.

" Voici, maintenant, ce qui arriva : aucun capital ne vint en aide au fondateur. Le nombre des peintres, des ébénistes et des autres industriels étant beaucoup plus considérable que celui des laboureurs, il fallut louer des ouvriers pour exécuter les travaux des champs ; on s'aperçut bientôt que les produits du domaine étaient insuffisants pour couvrir même le *minimum* assuré à chaque sociétaire à titre d'entretien. Le *minimum* fut réduit, en même temps que la proportion du travail exigé fut augmentée. Dès-lors la désertion commença. Aujourd'hui, après des pertes pécuniaires énormes, l'établissement est désert, et la société en pleine dissolution.

" Le génie matérialiste du siècle dut triompher un moment en organisant un phalanstère dans l'antique abbatiale de Cîteaux ; mais le génie religieux prit à son tour sa revanche en voyant les efforts de son rival aboutir au plus complet avortement.

" Il arriva là ce qui était arrivé ailleurs, et ce qui arrivera partout. Le fondateur se plaignit de n'avoir pas été convenablement secondé. Il est vrai que les populations morales et laborieuses s'étaient tenues à l'écart, sans hostilité, mais dans la plus entière indifférence. Que faut-il conclure de là ? Que les populations morales et laborieuses n'ont pas de propension pour les réformes, qu'elles ne sont point si malheureuses dans la société actuelle ; qu'elles y trouvent des moyens d'existence, et qu'elles aiment mieux sur cela, s'en rapporter à elles-mêmes qu'à autrui. Ceux qui se rendent à l'appel des utopistes, ce sont, au contraire, les hommes qui ont des raisons pour compter sur le travail des autres plutôt que sur le leur. Ces classes-là sont précisément celles qu'il y aurait du mérite à réformer ; mais, malgré la science économique et les bonnes intentions des promoteurs de systèmes, malgré leur dévouement infatigable, malgré leurs sacrifices pécuniaires, on a vu comment les tentatives avaient réussi.—(BELIME, *Cours d'Introduction à la Science du Droit*, t. II, p. 231, 1848.)

st tout. Eh bien ! tout cela où en est-ce fondus ! je n'ai pas le cœur de vous répondre je ne puis que vous citer ces fameux vers :

Et Rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Et vous, monsieur Louis Blanc, dictateur du Luxembourg, où sont vos œuvres ? Je vois une association fraternelle de tailleurs ! Je vois des ateliers montés sur le pied de la fraternité, de la répartition égale des bénéfices Je vois des ateliers nationaux richement dotés aux dépens du trésor public, des sueurs du paysan et du vrai travailleur ! Mais le travail où est-il ?

Car est-ce du travail que cette fourniture de la garde mobile parisienne, si chèrement exécutée et si ridiculement faite ?

Est-ce du travail que la plantation des arbres de la liberté, sur lesquels les brigades des ateliers nationaux inscrivaient pompeusement leurs noms, comme les inventeurs célèbres sur les machines, produits de leur génie ?

Est-ce du travail que le Champ-de-Mars, dénudé et converti en un vaste champ de boue, après trois mois passés à l'embellir ?

Et les bénefices où sont-ils, et la fraternité où était-elle ? Et l'union où se pratiquait-elle ? Tout cela était sur le drapeau, mais nulle part ailleurs.

Et ne dites pas qu'on vous a interrompus.

Non, vous avez eu trois mois la dictature, vous avez eu trois mois la parole, la tribune ; vous vous êtes prélassés dans les fauteuils et les appartements des chanceliers de la Chambre des Pairs ; vous avez eu les fonds du trésor ; vous pouviez, si non faire de grandes choses, du moins les commencer, les esquisser ; et, pour trace de votre passage, vous ne laissez que la ruine des industriels, les pleurs des femmes et des enfants des travailleurs ; vous ne laissez que le souvenir ineffaçable des quarante-cinq centimes (1).

J'arrive au *père Cabet*.—Pas de phrases, pontife, pas de belles tirades sur l'amour, sur la fraternité, sur l'égalité : chacun peut en faire autant, et cela ne coûte que quelques frais d'imagination. Eh bien ! voyons, faites-nous votre petite confession.

" Mes amis, mes frères, répond le pontife l'Icarie est fondée, l'Icarie existe." C'est très-bien : car les malins doutaient en France si elle existerait jamais. Mais si l'Icarie existe, où en sont les Icariens ? Certains journaux, bien jaloux, bien méchants, sans doute, nous ont dit qu'ils s'étaient battus entre eux, et ils ont ajouté que c'était par une application de l'adage antique : Quand il n'y a pas de foin au ratelier, les ânes se battent.

Suivant d'autres Icariens, qui ont signé leurs noms, donné leurs adresses, vos satellites, vos *prétoriens* les auraient plumés, tondus, volés, et la police correctionnelle aurait dû s'en mêler et vous y mêler vous-même, pontife illustre !

" Je me porte bien ; je n'ai aucune indisposition (2), bien que j'aie fait le voyage de Paris à la Nouvelle-Orléans." A merveille, magnanime pèlerin ; mais les Icariens, comment vont-ils ? Où en est cette première avant-garde partie en janvier 1848, et composée de soixante-neuf Icariens *résolus à tout souffrir ?*

" Tout le monde se porte bien généralement, continuez-vous.

(1) Lettre du 10 février 1849. *Révolution démocrati. que et sociale* du 23 mars 1849.

(2) Ces termes servent à rappeler que l'un des bienfaits immédiats de la révolution de février 1848, a été d'excéder de *quarante cinq centimes* le chiffre auquel avaient atteint les dépenses publiques sous la dernière monarchie.

(Voir la quatrième page.)

FEUILLETON.

LE MONTAGNARD
OU LES
DEUX REPUBLIQUES
1793—1848.

(Seconde partie—1848.)

La France n'a pas accepté la République, elle l'a subie.
C. D. V.

—

CHAPITRE SIXIÈME.

(Continué des *Mélanges* du 17 février.)

Lorsque la fièvre de sa blessure venait à se calmer, celle de son cœur empourprait ses joues, et donnait à son visage une animation étrange.

C'est que, pendant ces dix jours, sa pensée avait incessamment bouillonné dans sa tête, avec les mille divergations que donne la folie ou un fol amour. Si la blessure faite par Mathias était cicatrisée, une autre était toujours saignante ; car, hélas ! la première passion qui s'empare d'un cœur jeune et plein d'illusion, y creuse une plaie plus profonde et plus dangéreuse que ne le peut faire la pointe d'une épée. Il était chez Olympia, chez cette femme dont la vue seule, par une de ces fascinations qu'on ne peut expliquer, avait bouleversé sa nature auparavant si insouciante. Oh ! notre cœur est notre plus grand ennemi, il habite en nous, il se nourrit de notre sang le plus chaud, de nos croyances les plus chères

Si Arthur eût été moins jeune, moins ardent, moins confiant, si la réflexion eût pu se faire jour à travers le tumulte de son esprit, peut-être un regard, un mot, une expression, que sais-je, du visage de cette femme, lui eut appris que là n'était pas ce cœur vertueux capable de comprendre le véritable attachement et l'héroïsme. Peut-être eût-il vu la princesse Pallianci à peu près ce quelle était, au lieu de la voir ce qu'elle aurait pu être.

Malgré lui, quand l'écrivain se trouve en face d'une de ces fatalités qui doit peser inexorablement sur toute une destinée, il se laisse aller à peindre ces blessure, mais à quoi servent des froides réflexions ? N'y a-t-il pas dans la vie de ces rêves insensés que l'on paie par des larmes et des souffrances ? Il y a des désillusions que l'on repousse, des mensonges auxquels on se rattache....

La porte du boudoir venait de s'ouvrir, et le jeune Savernay, arraché brusquement à ses rêveries, resta immobile, les yeux fixés sur la princesse, qui venait d'entrer.

C'est que, Arthur ne trouvait pas un seul mot à prononcer.

—Je vous ait fait un peu attendre, lui dit-elle.

—Je pensais, madame, et penser n'est plus être seul.

—Est-ce un compliment ou une phrase ? reprit la princesse en s'asseyant.

—Oh !. je ne sais pas faire de compliments, madame; j'apprendrai cela plus tard.

—Et sans transition aucune il ajouta :

—Ne trouvez-vous pas que les choses inanimées prennent parfois un visage et une voix, qu'elles vous parlent et qu'on les écoute ? Je regardais et j'écoutais vos fleurs, madame, puis, je ne sais pourquoi, je cherchais à comprendre le gazouillement de vos oiseaux.

—Et que vous disaient mes fleurs et mes oiseaux, monsieur le penseur ?

—Qu'ils étaient heureux puisque la fleur s'épanouissait et que l'oiseau chantait.

—M. De Savernay, dit Olympia avec raillerie, serez-vous poëte ou....

—La poésie, dit Arthur, est un songe creux.

Voilà une réponse de laquelle Dante ou le Tasse ne se fussent pas contentés.

Olympia n'avait pas quitté des yeux Arthur pendant qu'il parlait ; elle avait suivi sur son visage le sillon qu'y traçait pour ainsi dire chacune de ses paroles. Et Arthur, si pâle qu'il était encore, avait un aspect touchant et plein de poésie.

Le cœur de l'Italienne, pour avoir passé à travers tous les événements de la vie, était devenu semblable à ces objets fragiles, qui, trempés dans une certaine eau, se durcissent et se pétrifient. Soit par volonté arrêtée, par calcul, par désillusion ou par douleur, elle s'était faite de marbre, et sur elle glissait sans s'y arrêter toutes ces ardentes inspirations tous ces chaleureux élans de la pensée qui semblent parfois de la folie.

On n'eût pu mieux la comparer qu'à ces statues adorées autrefois par les payens ; elles étaient muettes, impassibles, sans regard dans les yeux, sans paroles sur les lèvres, sans battement de cœur sous leurs poitrines glacées, et devant elles cachaient toutes les larmes, suppliaient toutes les prières, gémissaient toutes les douleurs.

Cependant, par un étrange contraste avec sa nature, Olympia se sentait émue malgré elle en écoutant Arthur De Savernay, et en le voyant ainsi tremblant, plein d'espérance et de foi.

Il y eut après les paroles qu'il avait prononcées, quelques instants de silence.

—Je souriais, monsieur De Savernay, lui dit-elle, parce que je suis votre aînée par le cœur et par l'âge, parce que tous ces beaux et grands sentiments s'effacent souvent en nous, sans même laisser leurs traces, semblables à des oiseaux dont on suit à peine le vol sur nos belles lagunes de Venise, parce que, jeune comme vous l'êtes, on ne s'est encore blessé à rien dans la vie, et que l'on ne sait pas combien sont fragiles et prêtes à se briser ou à s'enfouir sous un souffle toutes ces croyance que vous dites si profondes et si inaltérables...

En prononçant ces derniers mots, le visage d'Olympia avait pris tout-à-coup une expression farouche, ses deux sourcils s'étaient rapprochés l'un de l'autre comme deux serpents qui veulent s'enlacer.

—Comment ! s'écria Arthur, vous ne croyez pas !... Oh ! si vous ne croyez pas cela vous êtes bien malheureuse, madame !

—Je crois, monsieur De Savernay, dit la princesse Pallianci, je crois que vous êtes un noble cœur et un généreux jeune homme, car vous avez pris la defense d'une femme inconnue ; en agissant ainsi, vous avez risqué votre vie, et votre sang a coulé pour elle ; je crois que c'est une noble action, et je vous en suis grandement reconnaissante.

Elle se leva et reprit :

—Monsieur, vous êtes bien jeune encore.... écoutez-moi : ne donnez pas en aveugle tout votre cœur à une seule croyance...

Les paroles sortaient saccadées et contenues des lèvres d'Olympia.

—Voilà, dit-elle, une conversation bien sérieuse pour... un convalescent.

—Madame, dit Arthur, dans votre vie vous avez donc bien souffert, pour dire ce que vous dites ?

La Princesse Pallianci retint un frissonnement nerveux qui parcourut tous ses membres.

—Le passé est une tombe qu'il faut rarement ouvrir, dit-elle avec une expression de dureté indicible.

—Oh ! fit Arthur comme en se parlant à lui-même, s'il fallait ainsi désespérer de tout, étouffer ses pensées, écraser son cœur, ne croire à rien, la vie vaudrait-elle la peine qu'on se donne à la disputer à la mort.

Et tout à coup il posa ses deux mains à sa